

Détours de la sidération

Martin Roth
21 Avril 2020

La distance persiste d'avec l'évènement-monde. S'immisce, à la manière évoquée la semaine dernière, dans cette espace imprécis, la précipitation, l'agir, l'interprétation, l'élaboration, le temps de comprendre. Ainsi que d'autres recours. Ces recours, s'ils sont partagés par plusieurs, se présentent singulièrement chez chacun. L'évènement renvoie à la rencontre d'approches multiples – statistiques, politiques, sociologiques, historiques etc. – qui créent ensemble un commun qu'on nomme « l'évènement » et qu' « on » croit partager. Mais que partage-t-on ?

Dans un autre lieu que celui qui accueille cet « on », l'inédit confine chacun à une question singulière. L'inédit est support de la sidération. Mais qu'est ce qu'est cette sidération ? Un mot qui circule et qui se propage, contagieusement, religieusement. Et plus il gagne l'universel, plus il perd l'individuel. Plus il se perd. Je vous propose de préciser donc ce que ce mot recouvre pour moi. Il renvoie à une expérience éminemment singulière, il est ainsi loin de l'universel. À moins qu'il n'y ait de l'universel au plus intime de chacun. Encore là, soi-disant universel ne se présenterait qu'à travers un langage singulier, certes émanant d'une langue commune. Si un évènement frappe un ensemble de personnes, celles-ci auront en commun ce qu'on dira de cet évènement. Apparent recouvrement d'expérience. Énoncé. Mais chacun rencontrera, au-delà ou en deçà de ce phénomène, un appel intime. Cette tonalité peut-être appelée sidération quand le sujet est face à un inédit. Interruption de l'énonciation. Le sujet est interdit d'association. La chaîne signifiante s'arrête un temps. Il n'y a pas d'accroche à une association qui représenterait et repèrerait le sujet. Qui assurerait un repère éphémère, certes, mais repère tout de même. Au lieu d'un mot, l' « *Einfall* » d'un vide. L'inédit de l'évènement laisse le sujet interdit. Mais ceci ne suffit pas à la sidération. Nous resterions là dans une approche évènementielle – psychiatrique – du traumatisme. La sidération relève de cet arrêt *et* de la réponse qu'il rencontrera. La réponse elle-même est

l'inédit de la chose ! L'inédit de l'évènement est la réponse qu'il rencontre chez un sujet donné. Et la réponse, qu'est-elle ? La question.

Reprenons. Un évènement interrompt un déroulement d'une histoire singulière. L'arrêt se fait par hasard à un moment qui pourra devenir signifiant (c'est-à-dire accroché à un sens sur fond de non sens). L'interruption introduit un écart, laissant entrevoir l'Inconnu. L'inconnu porte le masque de l'inédit. Il présente trois faces : l'inouï, l'invisible et l'intouchable. Et ces facettes se présentent au sujet en lui posant une question. Cette question est la traduction de la sidération. Elle est donc à la fois voilée par la sidération et émerge d'elle. Une question particulière jaillit depuis l'abîme. Elle s'adresse au sujet naissant. Elle le concerne. Intimement. Elle est cause de sidération et réponse à la sidération. Elle est effrayante également. Car elle convoque si justement l'individu à l'endroit de son inconnu. Ou tellement connu qu'invisible. Si bruyante qu'inaudible. Tant éprouvé qu'impalpable. Oui, l'inconnu n'est pas l'évènement mais l'effet de celui-ci. L'individu est appelé par un quelque chose dont il ne perçoit initialement que le fracas du bouleversement sans prêter attention au murmure du message qui le concerne. De l'espace ouvert, de la brèche temporelle, du silence imposant, vient un point d'interrogation qui somme le sujet de répondre. La question est une interpellation sans contenu précis. C'est la réponse-réplique qui mettra en forme le message du sujet. Et ce message est sidérant, car il révèle le sujet à lui-même dans une dimension inconnue. Je conçois donc la sidération comme l'appel-question et sa réponse-réplique. Elle est découverte : dévoilement d'un point présent mais voilé jusque-là et création de ce point dévoilé. C'est une phrase qui en se formulant touche juste – au sens de l'interprétation parrésiasique que nous évoquions la semaine dernière, ou la parole à l'enfant ou de l'enfant, la semaine d'avant – et elle crée ce qu'elle énonce (dimension performative de l'énonciation). Cette phrase est souvent dans un premier temps refusée. La sidération n'est pas accueillie à bras ouverts. Une manière de refuser le message qui tente de se faire entendre est d'adhérer, de s'accrocher à un discours ambiant, tout prêt à servir : c'est le discours du traumatisme commun. Expérience partagée ! Un emprunt au collectif pour faire face à la béance de la sidération et surtout pour ne pas laisser place à l'appel, à sa question et encore moins à sa réponse. Il s'agit de vite recouvrir la brèche et son message sidérant. De fuir toute création potentielle. Car, à l'instar du jeu de l'enfant qui naît d'un espace laissé libre, d'une traversée de l'absence par une représentation, le message naît d'un abîme angoissant. L'adhérence au discours bouchant des autres peut durer. Mais parfois, comme nous l'avons vu, le message se

fraye un chemin en empruntant la voix de comprendre et la perlaboration. L'art en est une autre.

La sidération n'est donc pas le traumatisme, elle est l'écho du traumatisme freudien. Votre message doit alors rencontrer la possibilité de résonance, forme de répétition de l'écho, pour advenir. Ici intervient le désir qui supporte le temps nécessaire à la constitution d'une réponse et ne se précipite pas dans un évitement de l'angoisse. Cet évitement peut être l'agir ou la jouissance. La jouissance de l'agir aussi. Ici jouir pour éviter la dimension couteuse du désir et de son inévitable perte de jouissance. Si votre message vous laisse interdit, c'est également qu'en tant que parole il impose une limite à la jouissance. La sidération abîme le symptôme dans sa dimension de jouissance insu, et intime une loi au sujet, invoquant ainsi le désir. Ici le désir de l'analyste interpelle le désir de l'analysant depuis sa place de manque. Nous manquons aujourd'hui de tout. Mais nous manquons également de manque.

Nous apparaît maintenant une complexité de l'acte analytique. Si l'analyste permet à ce manque d'œuvrer, c'est en se retirant, en désœuvrant. Et pourtant il en prend l'initiative. Il s'avance donc, pour pouvoir opérer ce retrait. J'écrivais il y a deux semaines que l'analyste prend des initiatives. Mais si cette initiative consiste dans le fait d'être consistant, la place du manque est occupée. L'offre remplit la demande. Une complexité pour l'analyste est de présenter une initiative qui s'apparente à une offre et non à une demande. Le désir de l'analyste est aussi un savoir ne pas. Une présence qui s'offre se retirant.

Voilà au moins deux fonctions de l'analyste. D'une part il prend l'initiative, il intervient au moment opportun, avec justesse, soulevant un message insu et qui cherche à se faire entendre. D'autre part, il se retire. Il fait le mort, pour reprendre une proposition de Lacan. « Pouvoir, c'est pouvoir ne pas » avance Agamben¹. Le retrait de son « moi », évidemment. La retenue d'intervention, également. Mais pas seulement. Surtout, la « patience infinie »², l'attente qui n'attend plus, qui laisse advenir l'absence. Cette absence appellera le déploiement d'un transfert. Elle n'est pas suggestion car la suggestion apporterait avec elle une part importante du moi de l'analyste à ce lien pseudo-transférentiel, symptomatique à vrai

¹ G. Agamben, Création et anarchie

² J. Lacan, Entretien avec Emilia Granzotto, 1974

dire. L'absence libère un espace où un dire peut entendre son écho, et surtout le message naissant de l'autre résonnante. L'absence se présentifie du fait du divan par l'absence du regard. Mais cela ne suffit pas, l'absence est une disposition d'écoute à qualité d'oxymore : être là absent, entendre sans écouter, être et ne pas être. Bien sûr cela le temps du divan car avant et après, la personne analyste est bien là en corps. Cette disposition d'absence, ou plus justement de rendre absent, car c'est une dimension dynamique et non statique, est liée à la nécessité pour un analyste de supporter sa dimension de déchet potentiel. Une analyse requiert que l'analyste soit médiation de l'analyse. Outil de l'analyse, donc objet utilisé, avant d'être rejeté, jeté. L'utile est condamné à devenir inutile. Si cette dimension devient prégnante surtout dans les fins d'analyse pour l'analysant, elle ne peut l'être que s'il elle l'était déjà en début d'analyse du côté de l'analyste. Il ne peut pas faire l'économie de cela. Il ne peut pas s'économiser à cet endroit : il doit pouvoir supporter d'être rebut, inutile, déchet. Condition à la possibilité de s'absenter. S'absenter à soi-même, hors sens, ab-sens. Creuser le sens jusqu'au non-sens. Ou plutôt en creux du sens. Car par ailleurs le sens persiste et nous revenons alors à la première dimension évoquée plus haut.

Notre actualité convoque l'analyste dans ces deux fonctions. Non plus à l'échelle d'une analyse donnée mais vis-à-vis de son choix de pratique. Au préalable n'oublions pas la troisième fonction qui est dans ce texte la première : la manière d'entendre la sidération. Permettre un écho singulier. Cette voie n'est pas celle des héros modernes qui tous ensemble empruntent une seule voix. Mais plutôt celle de l'homme du commun qui accomplit « la voie tracée pour un héros »³, celle de son propre sillon désirant. Celui-ci avance « seul » et « trahi ». Il ne partage pas une voie commune. Est-il pour autant hors la loi ? Non, il répond simplement à l'appel d'une autre loi, non écrite, celle du désir inconscient. C'est-à-dire qu'il trace en creux de la loi écrite, un sillon qui l'en décale, en répondant à un appel propre. Appel d'une loi signifiante qui s'énonce par la voie du désir. Il ne s'agit pas ici d'un jugement de valeur : en effet, la loi désirante, d'énonciation, n'existe qu'en rapport à une loi d'énoncé (surmoïque). La sidération nous met sur la voie de cette contre-voie. Tout contre, pour le dire avec Guinry. La sidération commune ne doit pas recouvrir les sidérations singulières. Si ce que vous héritez de vos pères vous détermine, la manière dont vous vous l'appropriiez peut tracer une autre voie que celle destinée. Non pas détachée de la voie tracée, mais en maintenant un écart, une tension avec celle-ci. Cet écart dessine en pointillé une autre trace...

³ J. Lacan, L'éthique de la psychanalyse

invisible, indéterminée, celle du désir inconscient. Mais si de suivre cette voie n'est souvent pas incompatible avec le respect de la loi écrite (étatique), qu'advient-il lorsque cette voie autre, pour être suivie exige une transgression de la loi écrite ? Antigone nous en donne un exemple sidérant. Quel visage aurait une Antigone aujourd'hui ?

Répondre à l'appel de la sidération a un prix. Celui d'une part de jouissance. Maintenir en tension les deux fonctions de manière « oxymorique » sans en retenir qu'une seule, oblige également à une perte de jouissance. En effet, choisir une fonction en oubliant l'autre compromet le désir d'analyse. Le choix de l'un est un choix de jouissance. Jouissance de la toute présence, jouissance de la toute absence. Jouissance du comblement, jouissance du vide. Comment peut-il dans sa pratique, à la fois maintenir la dimension présente, d'initiative, et la dimension d'absence, de retrait ? S'il se fait héros de l'intervention, il s'avance principalement comme comblant. Il offre, certes. Mais cette offre ne devient-elle pas demande intrusive si elle ne s'accompagne pas d'un retrait ? S'il se fait prince de l'absence, du retrait, ne risque-t-il pas de lâcher la question sidérante qui attend une élaboration ? Car souvent l'élaboration ne se déroule que s'il y a proposition d'élaboration. Ces questions sont redoublées par son rapport au principe de réalité : comment intègre-t-il la réalité actuelle dans sa pratique ? Mais quelle réalité ? L'analyste est confronté aux recommandations du collectif, du bien commun. Alors qu'il œuvre le plus souvent, dans sa pratique analytique, du côté du singulier, comment peut-il désormais intégrer cette dimension de santé publique ?

Entre présence et absence, entre poursuite et interruption, entre maintien de la position analytique et changement de position, l'analyste rencontre des questions qui sidèrent sa pratique et appellent une réponse. La situation inédite que nous traversons bouleverse nos pratiques et force à une révision des fondamentaux analytiques. J'ai introduit les fois précédentes les notions de représentation, d'interprétation et du temps de comprendre. Apparaissait alors en filigrane le temps de l'inconscient dans sa dialectique au temps chronologique. Ce présent texte amorce la question de la présence et de l'absence, alternance princeps au symbolique. Qu'est-ce que la présence de l'analyste ? Quelle place pour la voix ? Le silence ? Écoutons...